

Frédéric YVON

Ma Reine du Caire

Roman



Frédéric Yvon

Ma reine du Caire

© Frédéric Yvon, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-6305-1

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

PARTIE I
La petite fille du Titanic

1

J'avais rendez-vous chez elle par un mois de décembre particulièrement glacial, probablement en 1982. Elle vivait à quelques pas des Champs-Élysées, dans un vaste appartement au second étage d'un immeuble ancien bien entretenu. Un endroit très chic. J'apprendrai plus tard pourquoi ce lieu était important dans sa vie.

« À l'heure qu'il vous conviendra. », en précisant qu'elle n'était jamais disponible le matin, mais qu'elle accueillait généralement ses invités en début de soirée, afin de profiter de ces occasions pour boire un verre en bonne compagnie. Je m'exécutai donc, sans trop me contraindre, car je savais qu'elle recevait avec gentillesse et élégance. Elle faisait son possible, disait-on à l'époque, pour que ses hôtes se sentent bien, dans une ambiance cosy, lovés dans un de ces fauteuils Club d'un cuir un peu usé. L'ambiance était idéale pour recevoir toutes les confidences. Ce soir-là, c'était moi qui venais pour la faire parler.

La femme avec qui j'avais rendez-vous, c'était Madeleine Rousseaux.

Madeleine m'a été présentée comme la sœur de mon grand-père, Jean Rousseaux. Une tante éloignée donc. Parfois aussi comme une cousine germaine, ou même comme une simple amie de Jean, en fonction des protagonistes de notre grande famille cherbourgeoise. C'était un peu étrange. Dans mes jeunes années, je ne me posais pas de question.

Jean et ma grand-mère Charlotte tenaient le même discours. Madeleine avait voyagé et avait, entre autres, habité aux États-Unis pendant longtemps avant de

rentrer à Paris. Dans mon souvenir, je la connais depuis toujours. C'était une femme très élégante, sans âge, invitée à tous nos événements familiaux joyeux ou tristes, les célébrations, pour sa compagnie, sa discrétion, ou simplement par habitude.

Elle avait cette manie de pincer la joue des enfants de la famille avec un petit rictus amical, certes un peu sadique. C'était son seul geste envers les enfants. Généralement, elle n'aimait pas trop les enfants. Notre groupe et nos amis ne s'étonnaient plus de la voir, elle nous connaissait tous. Elle savait guider les uns avec des conseils précieusement distillés et tenait sa langue devant les secrets inavouables des autres.

Aujourd'hui encore, les femmes la trouvent distinguée, un peu « garçon manqué » avec ses cheveux noirs coupés courts, sa taille haute et ses pantalons parfaitement taillés qu'elle porte en toutes occasions. Elle a un style naturellement raffiné, un regard puissant. Accompagnée d'un grand sac Hermès, on reconnaît aussi son joli pendentif orné d'une pièce de vingt dollars. Elle intrigue depuis toujours, parlant très peu d'elle-même, ayant le mot juste et l'esprit fin, cultivée, et quelques fois, montrant un trait d'humour.

Clairement, les hommes se méfient de Madeleine. Cette grande brune a trop d'assurance, elle soutient leur regard et les défie. Pire, dans notre petit monde, on ne l'a jamais vu abuser de l'alcool, ou du moins, se faire prendre au jeu des abus et des gentilles dérives, conséquences de quelques coupes de champagne. Non, Madeleine, apprécie les alcools forts et se contrôle dans toutes les situations.

C'est une amie, une parente, le contraire d'une bonne copine. Elle est belle, chic et snob. Tous s'accordent à dire qu'elle fume trop et qu'elle est imbattable à tous les jeux de table. Sa conversation est appréciée et c'est vrai qu'elle s'entend bien avec nous tous.

À Cherbourg, lors d'une de ces réunions mélangeant famille et amis proches, j'ai compris au détour d'une conversation que Madeleine n'était pas simplement

la tante sympa ou la simple confidente, mais que des liens plus forts l'unissaient à certains membres de notre groupe.

Jean, mon grand-père donc, échangeait avec Madeleine des regards tantôt sérieux, tantôt affectueux lors de longues conversations, dont les sujets échappaient aux spectateurs. Charlotte, ma grand-mère, était clairement complice dans ces moments-là. Il y avait une dizaine d'années d'écart entre eux et ce n'était pas un secret qu'ils se connaissaient depuis toujours, malgré des zones d'ombres sur leur jeunesse. Pourquoi cette sensation de mystère ?

À la différence des discussions avec les autres invités, je me souviens que leurs rapports semblaient plus intenses. Les joies, les peines échangées avec Madeleine et mes grands-parents s'affichaient comme des instants précieux, teintés de secrets, de non-dits. Jeune, je ne me posais bien évidemment aucune question. Je trouvais Madeleine mystérieuse, belle et très grande. C'est idiot, même en vieillissant, je suis subjugué par ses longues jambes.

Voilà. Tout semblait parfaitement naturel dans un monde que je trouvais en parfait équilibre. Soyons honnêtes, je profitais d'une existence heureuse entre notre vie à Cherbourg, berceau de notre famille, et nos points de chute selon les saisons, Nice ou Megève. Ma mère, Lucie, m'avait bien dit de ne pas m'inquiéter de mes études, et allons même plus loin, de ne m'inquiéter de rien. La suite sera pourtant plus chaotique.

Plus tard, et comme un déclic, je compris que Madeleine, bien que seule, sans enfant, retraitée « pas complètement » selon ses propos, avait eu une jeunesse, une vie bien remplie et que, malgré le temps qui nous rattrape, elle cachait sans doute une jolie histoire qui ne devait pas tomber dans l'oubli. Je l'entendais évoquer ses voyages, ses rencontres, sans jamais divulguer beaucoup d'informations d'ailleurs. En un mot, elle m'intriguait. J'avais beau questionner mon père, notre entourage savait qu'Antoine ne racontait que des bêtises et ses explications n'avaient aucun sens.

Madeleine devait approcher de ses soixante-dix ans au moment de ce rendez-vous Parisien. Je voulais en savoir plus sur elle. Pendant des mois, elle continuait de me traiter comme l'enfant que je n'étais plus. Elle fuyait mes questions, stoppait nos conversations dès lors qu'il s'agissait de parler d'elle, de son passé. À chaque rencontre, je n'avais le droit qu'à des banalités. À l'inverse, elle savait tout de moi, de mes activités de jeune journaliste, de mes fréquentations, et évidemment de mes amours. Madeleine était bien renseignée. Je ne pouvais pas compter sur la discrétion de ma mère, Lucie ne gardait de toute façon aucun secret et, qui plus est, était jalouse de son amie. Clairement, le jeu n'était pas égal.

C'est Charlotte qui était à la tête de notre famille depuis le décès de Jean en 1976. Mes grands-parents s'aimaient follement et s'étaient mariés après la Première Guerre, en 1920. Charlotte avait obtenu son diplôme pour devenir institutrice. Son mariage avec Jean Rousseaux avait tout emporté. Après la disparition de ses beaux-parents Paul et Julia Rousseaux dans les années trente, c'est Charlotte qui s'occupa de la Tannerie familiale avec son époux, parmi d'autres affaires que Jean avait créées ou dont il avait hérité et fait prospérer.

Aujourd'hui, son veuvage était un sombre tunnel de tristesse et elle s'enveloppait dans un voile de solitude. Madeleine adorait Charlotte, je les voyais comme deux sœurs. Le décès de Jean a été douloureux pour nous tous. À cette époque, je finissais mes études de journaliste sur le tard. Mon premier réflexe professionnel fut naturellement de questionner les membres de ma famille sur la vie de Madeleine. Sans arrière-pensée au départ.

Tombant sur une véritable omerta, je me suis trouvé intrigué. Rien ne filtrait. Madeleine continuait de participer à nos réunions, cependant personne dans mon entourage ne souhaitait répondre à mes interrogations. J'ai cependant appris qu'elle avait été infirmière, ce qui expliquait sans mal, son empathie, son écoute sans faille et sans doute sa gentillesse.

Un soir d'été, nous dînions tous ensemble dans le jardin de notre maison familiale lorsque Madeleine vint s'asseoir à mes côtés à la fin du repas. En visite

dans la région, elle venait de passer plusieurs jours à Cherbourg avant de rentrer à Paris. J'ai trouvé Madeleine plus sombre ce soir-là, nostalgique. Nous étions seuls un instant quand elle me prit la main. La sienne était froide. Elle avait des mains fines et très élégantes ; comme seul bijou ce soir-là, elle portait une jolie bague en or sous forme d'un cartouche égyptien. Elle se pencha vers moi et murmura : « Il est temps que l'on parle tous les deux ». Elle me tendit un petit bristol avec son adresse et une date, cette fameuse date du mois de décembre 1982. Oui, c'était bien en 1982.

2

Intimidé, j'avais fait confirmer le rendez-vous par ma mère, non sans mal, car toute démarche était prétexte pour se fâcher. Les deux femmes s'appelaient heureusement régulièrement et c'est ainsi que je me retrouvai devant la porte imposante de l'immeuble ce soir-là. Je sonnai. La gardienne me laissa entrer. La cour était joliment fleurie. Elle m'indiqua où résidait Madeleine.

Un vitrail amenait une lumière douce dans le hall d'entrée. Le vieil ascenseur en bois monta lentement au second étage. Madeleine m'attendait sur le seuil de sa porte, chaleureuse et, sur le moment, plus gaie que lors de notre dernière rencontre. Elle m'invita à rentrer. Étrangement, je n'étais jamais venu chez elle. J'avais entendu parler de son goût prononcé pour la décoration. Je la croyais plus attachée aux symboles qu'aux objets et j'ai compris qu'elle aimait vivre au milieu de ses souvenirs, de quelques toiles que je savais peintes par des connaissances communes. Je retrouvai plusieurs livres que l'on s'échangeait dans la famille et quelques meubles qui décoraient jadis les salons de notre vaste maison et que, j'imagine, avaient été offerts par mes grands-parents au gré des visites. Je le confirme, l'ensemble donnait une impression de chaleur, augmentée par le feu de cheminée que je croyais interdit en plein Paris.

À son invitation, je pris place sur le canapé au milieu des coussins au tissu anglais et elle me servit un verre, sortant les glaçons d'une grosse cerise rouge en bakélite qui faisait office de seau à glace et qui trônait sur le bar. Toujours très élégante, maquillée sobrement, elle était habillée en noir et un large bandeau de soie sombre cachait ses cheveux. Je reconnus son pendentif avec la pièce en or autour de son cou. Je demandai si je devais prendre des notes, elle acquiesça et dit « à votre discrétion pour le moment ».